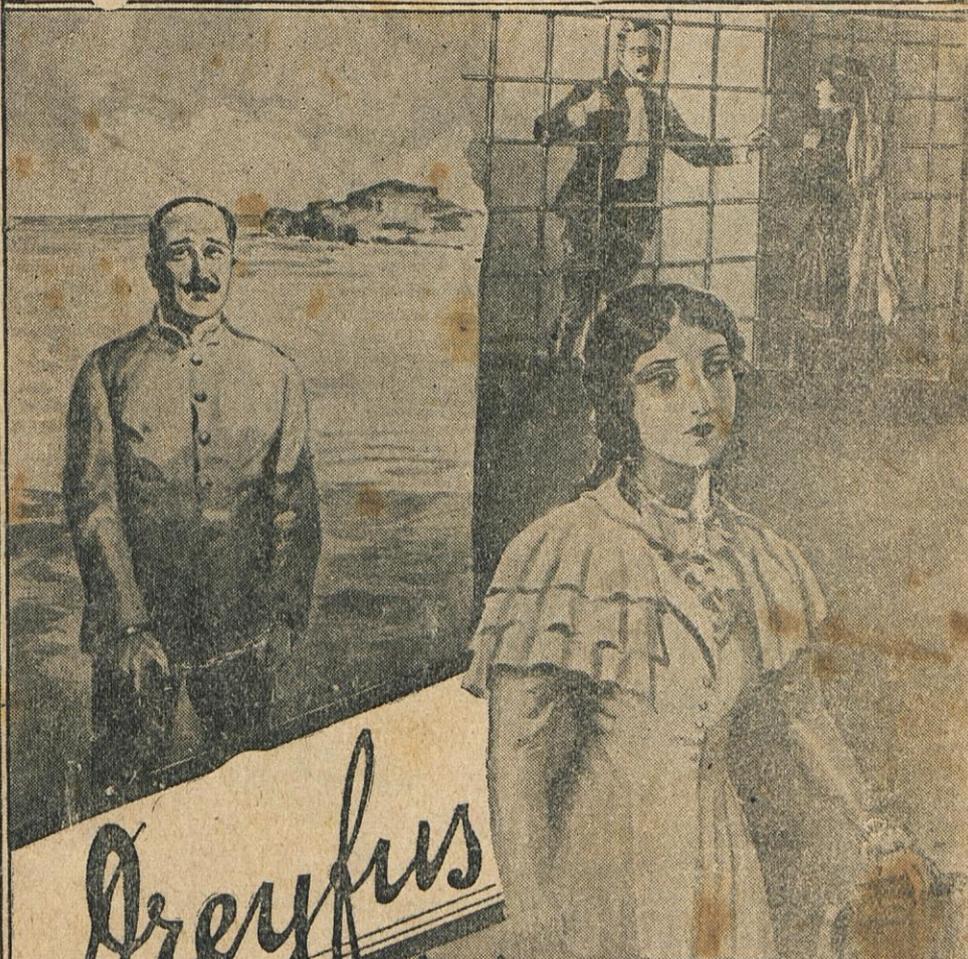
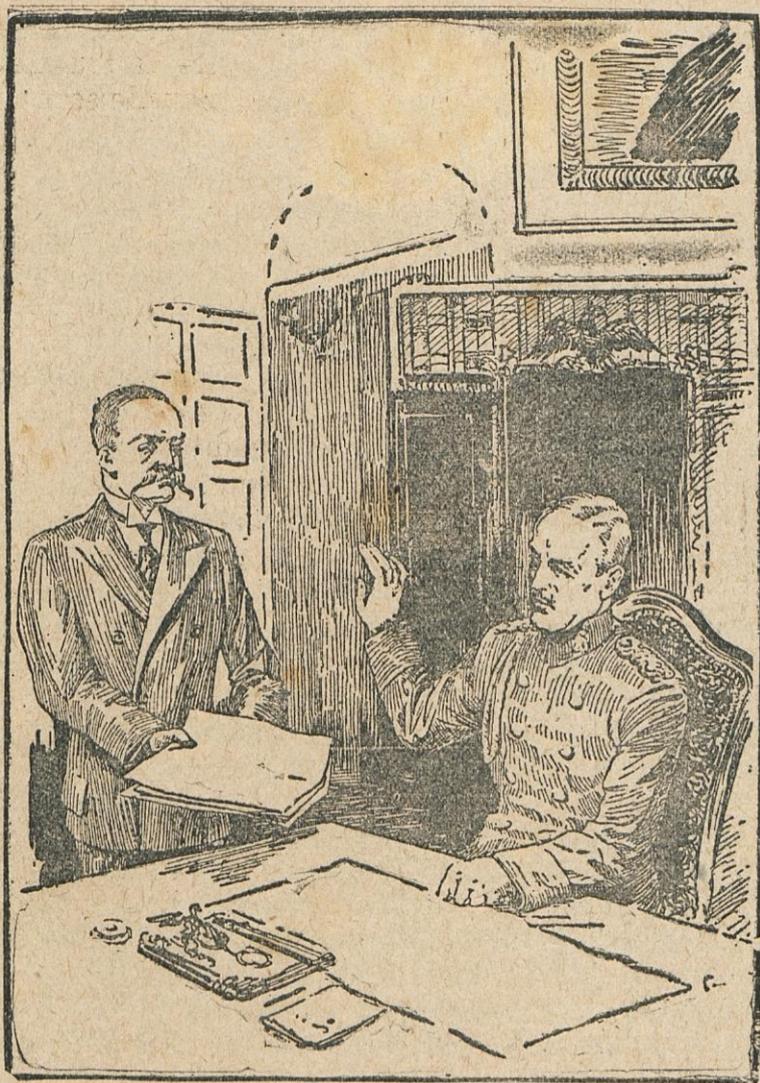


le CALVAIRE d'un INNOCENT



Dreyfus

le déporté innocent à
l'île du Diable - le martyre
de sa malheureuse



— Assez colonel... je vous prie de vous en aller.
(Page 104).

C.I.

LIVRAISON 9

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

— Je ne peux rien vous promettre du tout Monsieur le commandant répondit Lucie d'une voix ferme.

— Pourtant..... pensez au scandale..... Il est certainement préférable que personne ne sâche rien.

— Au contraire..... Je trouve qu'il vaut beaucoup mieux que tout le monde sâche tout !... Je compte sur le concours de l'opinion publique parce que je suis parfaitement sûre de ce que mon mari est innocent.....

— Un peu trop sûre, peut-être, chère Madame !

— Je suis prête à jurer sur la tête de mes enfants que mon époux est innocent, entendez-vous ? Il est innocent !

C'étaient les mêmes paroles que Dreyfus avait crié désespérement à l'instant tragique où les soldats l'entraînaient au dehors du Ministère de la Guerre, pour le conduire en prison... Les mêmes qu'il continuai de répéter dans le lugubre silence de sa cellule.....

Du Paty dut faire un effort pour conserver son calme habituel ; puis il dit d'une voix quelque peu ironique :

— Je crois que nous aurons bientôt l'occasion de nous revoir, madame..... Le dernier mot n'est pas encore dit et vous devrez certainement recourir à mon amitié désintéressée.....

Et, s'inclinant devant elle, il la fixa dans les yeux, en ajoutant de sa voix glaciale et insinuante à la fois :

— Pour votre bien ; madame, je vous conseille...

Mais elle l'interrompt d'un geste résolu, en disant :

— Je me fie à la justice, commandant... Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de recourir à des subterfuges pour démontrer la fausseté d'une accusation qui ne peut se soutenir.....

Le sourire de du Paty devint encore plus sarcastique ont eut pu dire qu'il était narquois et provocant :

— Espérons que vous n'éprouverez pas quelqu'amère désillusion, madame !... En tous cas, si mon amitié et

mes conseils, pouvaient alors vous être utiles, souvenez-vous que je reste à votre entière disposition.

— Je vous remercie.....

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser pour le dérangement que je vous ai causé.....

Sur ces mots, le commandant sortit de l'appartement.

Lucie se vit seule de nouveau... Seule, avec son immense douleur, avec son angoissante incertitude.....

CHAPITRE X

LE PREMIER INTERROGATOIRE.

—... Deux cent trente-et-un... deux cent trente-deux, deux cent trente-trois.....

Alfred Dreyfus s'arrêta au milieu de sa cellule ; il regarda autour de lui avec un sentiment de stupeur. Depuis combien de temps se promenait-il ainsi dans cet espace restreint ? Mais.... était-il vraiment prisonnier ? On l'avait vraiment enfermé ?

Le malheureux hocha la tête, se passa la main sur le front, puis il se remit à marcher en long et en large.

—... trente-quatre... trente-cinq.....

La cellule était carrée ; chacun de ses côtés mesurait quatre mètres.....

Il avait déjà fait seize fois le tour de son étroite prison, en rasant les murs.

— Je n'en peux plus... ça suffit maintenant... murmura-t-il d'une voix sourde.

Et essuyant la sueur qui perlait sur son front, il se laissa tomber sur les planches grossières qui tenaient lieu de lit. Puis il cacha son visage entre ses mains et, appu-

yant ses coudes sur ses genoux, il se plongea dans ses tristes méditations.

Depuis combien de jours se trouvait-il entre ces parois grises et froides qui l'étouffaient ? Personne ne s'occupait de lui ; personne ne venait lui parler ; personne, personne... Forzinetti, lui-même, n'était pas revenu le voir.

Le peu de courage que le commandant de la forteresse avait réussi à lui insuffler, s'était évanoui pour laisser la place au plus sombre désespoir, à la plus profonde amertume.

— Si quelqu'un venait, au moins !... murmurait le malheureux, en enfonçant ses ongles dans les paumes de ses mains. S'ils m'interrogeaient !... S'ils me donnaient la possibilité de me défendre !... Mais quand, quand m'appelleront-ils ? Quand donc pourrai-je faire éclater mon innocence ?... Qui donc peut avoir voulu ma ruine ? Qui donc pouvait avoir intérêt à me séparer de ma chère femme, de mes enfants adorés..... ? Que va faire Lucie, maintenant ? Comment l'auront-ils informée de cela ? Comment aura-t-elle supporté ce terrible coup ?

A ce moment, il lui sembla entendre un bruit de pas dans le corridor. Il bondit sur ses pieds et courut vers la porte, où il arriva à l'instant où celle-ci s'ouvrait.

Le commandant du Paty parut sur le seuil ; il regarda le prisonnier pendant quelques instants, puis il se dirigea vers lui, en demandant :

— Eh bien ! Dreyfus ? Comment allez-vous ?

Un éclair s'alluma dans les yeux du capitaine.

— Vous êtes sans doute venu ici pour me railler ? cria-t-il. Qui vous a autorisé à m'appeler Dreyfus tout court ?... Je vous le défends, entendez-vous ? Je vous le défends !

Du Paty interrompit ces véhémentes protestations d'un geste de la main.

— Vous n'avez pas le droit de m'interdire quoique ce soit... Vos prétentions sont vaines.....

— Eh bien ! si, je me rebelle, commandant du Paty ! Je ne puis tolérer d'être traité comme un vulgaire mal-facteur !... Je suis un officier !... Je ne veux pas me plier à une semblable infamie !... Vous m'avez jeté à la face une monstrueuse accusation, sans avoir aucune certitude, aucune base, aucune preuve !... Vous m'avez séparé des miens, du monde... vous voulez détruire ma vie, mais je ne suis pas disposé à céder... J'exige...

Du Paty l'interrompit de nouveau :

— Vous n'avez pas le droit de rien exiger, Dreyfus... L'accusation pour laquelle vous êtes détenu est basée sur des preuves indiscutables...

— Quelles preuves ?... Voulez-vous me les montrer ?

— Plus tard !

— Quand ?

— Quand vous aurez fait la confession entière de vos fautes !

— Mais je n'ai rien à confesser..... Je suis innocent ! On fait de moi la victime d'une intrigue infâme !.... On veut détruire ma vie, mon bonheur et mon avenir.....

Le commandant l'écoutait en souriant.

— Vous vous lamentez parce qu'il ne vous est pas possible de communiquer avec votre famille, n'est-ce pas ?... Eh bien ! nous pouvons facilement accéder à votre désir... Vous pourrez écrire à votre famille et à vos amis et recevoir leurs lettres.

— Je pourrai... ? Et que devrai-je faire pour obtenir cette concession... ?

— Une chose très simple : confesser le crime que vous vous avez commis.

— Le crime ? Mais quel crime ?... Vous voulez me faire devenir fou, commandant ?

— Le crime de haute trahison, cria du Paty ! sans

perdre son calme imperturbable.

Alfred Dreyfus ne répondit pas.

Son regard ne pouvait se détacher du visage du commandant et il pensait :

— Canaille! Misérable fourbe! Tu voudrais me faire avouer une faute que je n'ai pas commise en faisant luire devant mes yeux la perspective de pouvoir embrasser ma femme et mes enfants !... C'est une infamie abominable, atroce... ah ! si je pouvais t'étrangler !

— Eh bien ! Dreyfus ? reprit du Paty, en fixant le malheureux avec une cynique indifférence.

Cette fois encore, le prisonnier ne répondit pas.

Il pensait à sa chère femme, à ses enfants... Les revoir !... Ah ! comme il aurait été heureux de les revoir !... Mais non pas après avoir avoué un crime qu'il n'avait pas commis... Non... non... mille fois non... Ce serait impossible ! Mieux valait mourir !... Mieux valait affronter la lutte !....

— Me répondrez-vous, Dreyfus ? dit encore le commandant qui s'impatientait de ce mutisme.

— Que voulez-vous que je vous réponde ?

— Je vous conseille, dans votre intérêt, de tout avouer.

— Dans mon intérêt ?... Ou bien dans celui de ceux qui ont juré ma perte ?

— En somme, vous avouez ?

Le capitaine serra les poings et cria dans un nouvel accès d'indignation :

— Non ! non ! Je n'ai rien à avouer, parce que je suis innocent !... Je ne répondrai plus à aucune de vos questions jusqu'à ce que vous m'ayez dit sur quelles preuves se base l'atroce accusation sous laquelle vous voulez m'écraser et jusqu'à ce que l'on m'ait permis de revoir les miens....

« Si vous croyez me contraindre à un aveu en usant

des systèmes du Moyen-Age, vous vous trompez grossièrement, commandant du Paty !... Je lutterai jusqu'à mon dernier souffle, au prix de n'importe quelle souffrance, pour faire triompher mon bon droit !...

— Vaus n'avez pas autre chose à me dire ?

— Je ne vous en ai pas encore assez dit ? Combien de fois devrai-je vous répéter que je n'ai rien avouer, puisque je suis innocent !...

Du Paty haussa les épaules, dédaigneusement :

— Il ne suffit pas de le dire, Dreyfus ; il faut le prouver.....

— Je le prouverai....

— Je ne crois pas que vous puissiez y réussir facilement.....

— Il ne sera pas non plus facile de démontrer que je suis coupable.

— Nous avons des preuves..... En somme, vous vous obstinez dans votre attitude; vous continuez à nier? Vous ne voulez pas reconnaître votre crime ?

— Non !

— Eh bien ! je vous assure que vous finirez par avouer.....

— Jamais !

— Je vous l'affirme, Dreyfus... Au revoir !

Sur ce, le commandant sortit de la cellule du malheureux et referma la porte.

CHAPITRE XI

UNE RENCONTRE.

Malgré les doutes qui avaient envahi son âme, Madame Lucie Dreyfus avait suivi le conseil du commandant du Paty et s'était abstenue de révéler à quiconque la vérité sur le sort de son mari.

Elle avait trouvé la force de tromper les siens en leur disant qu'Alfred était absent de Paris pour un voyage d'inspection en province. Dans l'espoir de recevoir bientôt des nouvelles de son cher mari, elle attendait stoïquement ; mais les jours passaient et personne ne lui communiquait rien. Enfin, le courage lui manqua pour continuer cette feinte douloureuse et elle informa son beau-frère de ce que lui avait appris le commandant du Paty.

— Aide-moi, Mathieu ! conclut-elle, en éclatant en sanglots...C'est une chose horrible !... Une atroce infamie !... Je sens que je finirai par perdre la raison.....

En apprenant cette nouvelle inattendue, Mathieu Dreyfus était resté paralysé par la stupeur. Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il parvint à recouvrer son sang-froid et, coordonnant ses pensées, il ne tarda pas à se rendre compte de l'énorme danger qui menaçait son frère et, avec lui, toute la famille Dreyfus.

Abandonnant ses propres affaires, Mathieu dépensa toute son activité à essayer de découvrir la trame du complot dans laquelle son frère Alfred était tombé et pour chercher par quels moyens il pourrait faire la preuve de l'innocence du malheureux.

Quelques jours à peine s'étaient écoulés qu'il savait déjà qu'Alfred était prisonnier au Cherche-Midi et dès qu'il eût connaissance de cette nouvelle il courut immédiatement en apporter la nouvelle à sa belle-sœur.

— Je veux le voir ; je veux lui parler ! s'écria la jeune femme, après avoir écouté son beau-frère. Alfred doit savoir immédiatement que je suis toujours près de lui par le cœur et que j'ai une foi absolue en son innocence ! Cela lui donnera du courage et la force nécessaire pour supporter la terrible épreuve jusqu'au jour où la vérité triomphera.

Elle conjura son beau-frère de l'accompagner immédiatement à la prison ; celui-ci tenta de la dissuader de faire cette démarche, mais la jeune femme s'obstina.

— Si tu ne m'accompagnes pas dit-elle, j'irai seule... Je veux le voir....

— Soit, dit-il alors ; je t'accompagnerai ; mais je voudrais que tu ne te fasses pas trop d'illusions, ma chère Lucie... Je suis convaincu qu'ils ne te permettront pas d'entrer à la prison.

La jeune femme parut réfléchir un instant puis résolument, elle s'approcha d'un secrétaire, ouvrit un tiroir et en tira un revolver.

— Que fais-tu donc ? s'exclama Mathieu, alarmé.

— Ce que je fais ? répondit-elle, d'une voix résolue. Pour revoir mon mari, je suis prête à recourir à la force s'il le faut...

Mathieu lui posa doucement la main sur l'épaule :

— Sois raisonnable, Lucie... Pense qu'une imprudence du genre de celle que tu médites pourrait nuire à Alfred, alors que nous devons tout faire pour l'aider...

— Mais je veux le voir, je veux lui parler ! s'écria la malheureuse femme, en sanglotant désespérément. Quand ils verront que je suis décidée à tout...

— Au nom de ton amour pour Alfred, reprit Ma-

thieu, je te conjure Lucie, de devenir raisonnable... Ecoute-moi... S'il était ici, il te dirait ce que je te dis, moi; il te donnerait les mêmes conseils... Donne-moi ce revolver... Dans ces cas-là, la force n'a aucune utilité... Il faut agir avec adresse, plutôt...

Mathieu réussit enfin à prendre l'arme et, au lieu de la remettre dans le tiroir du secrétaire, il la mit dans sa poche, sans que sa belle-sœur s'en aperçut.

Quelques minutes plus tard, ils sortaient ensemble pour se rendre à la prison du Cherche-Midi.



Quand Lucie Dreyfus se présenta devant le major Forzinetti celui-ci lui demanda aimablement :

— En quoi puis-je vous être utile, Madame?

— Je voudrais voir mon mari...

— Il me déplaît beaucoup de devoir vous refuser cela, répondit le commandant de la prison militaire, en secouant la tête; mais des ordres sévères m'ont été donnés. Je ne dois permettre à personne de voir le détenu Alfred Dreyfus...

— Même à moi?...

— Pas même à vous, madame.

Lucie se couvrit le visage de ses mains et elle éclata en sanglots. Puis elle se jeta à genoux devant l'officier, elle lui prit les mains et gémit à travers ses sanglots :

— Ayez pitié de moi! Laissez-moi aller auprès de mon mari!... Je veux le voir!... J'ai besoin de lui parler, de le reconforter...

L'accent de ses paroles révélait avec une dramatique évidence le supplice qu'elle éprouvait. Le commandant parut fort ému et chagriné de ne pouvoir satisfaire le légitime désir de cette malheureuse femme.

— Relevez-vous, madame, lui dit-il d'une voix trem-

blante d'émotion contenue. Vous ne devez pas vous agenouiller devant moi, mais devant Dieu pour le supplier d'aider votre mari.

Et lui tendant la main, il l'aida à se relever.

Lucie ne répondit pas une parole et, s'appuyant sur le bras de son beau-frère, elle sortit de la pièce, le cœur brisé d'une nouvelle désillusion.

Pendant qu'ils traversaient la cour, Lucie s'aperçut que Mathieu sursautait soudain. Elle leva les yeux et poussa un cri aigu.

— Alfred!

C'était lui!... lui!

Entre deux soldats, les menottes aux poignets, Alfred Dreyfus revenait d'un interrogatoire et rentrait dans sa cellule.

Avant que Mathieu ait pu la retenir, Lucie avait quitté son bras et se dirigeait vers les trois hommes qui traversaient la cour, en criant encore :

— Alfred!... Alfred!...

Le prisonnier tressaillit, se retourna brusquement, et, dès qu'il la vit, une expression de joie indicible se refléta sur son visage.

Le malheureux martyr souriait, hochant la tête avec un air perplexe comme s'il n'avait pû en croire ses yeux. Était-il possible que ce soit vraiment sa Lucie adorée qui venait d'apparaître devant lui?

Il avait l'impression d'être le jouet d'un rêve. **Donc** elle était venue le voir?... On lui avait permis de lui rendre visite?

— Lucie!... Lucie!... s'exclama-t-il en tendant vers elle ses mains chargées des chaînes. Lucie!... Est-ce bien réellement toi?

Et il fit mine de s'élançer vers elle, mais deux soldats le retinrent brutalement.

— Halte! s'écria l'un d'eux. Nous devons vous re-

conduire à votre cellule...

— Laissez-moi!... Ne voyez vous pas que c'est ma femme?... Ne comprenez vous pas qu'elle est venue ici exprès pour me voir ?

Et l'infortuné tenta de se dégager, mais il ne parvint même pas à faire un pas.

Lucie demeura un moment immobile, comprimant de ses mains les battements de son cœur. Il lui semblait qu'elle était sur le point de suffoquer.

Puis elle s'écria :

— Alfred!... Mon pauvre Alfred!... Mon pauvre chéri!

Et les lèvres de malheureuse se contractèrent comme sous l'empire d'une effroyable souffrance.

— Lucie!... Je suis innocent, s'écria le prisonnier.

— Je le sais Alfred, répondit elle. Je n'ai jamais douté un seul instant!

Les deux soldats étaient demeurés stupéfaits et ils ne pouvaient se défendre d'un sentiment de pitié. Néanmoins, ils ne tardèrent pas à réagir, car il fallait bien qu'ils fassent leur devoir.

— Eloignez-vous, Madame! dit l'un d'eux en s'adressant à Lucie. Il vaut mieux que vous partiez...

Mais l'infortunée ne paraissait même pas avoir entendu. Elle s'accrocha désespérément à son mari, regardant les deux soldats avec des yeux flamboyants d'indignation.

— Laissez-le! cria-t-elle d'une voix stridente. Il est innocent!... Vous savez très bien qu'il est innocent!...

Le bruit de cette scène dramatique avait attiré l'attention du commandant de la prison qui s'empressa d'accourir pour voir ce qui se passait.

— Madame, fit-il sur un ton très calme, en s'approchant de Lucie. Pourquoi voulez vous aggraver les tourments de votre mari?... Votre imprudence pourrait

lui faire beaucoup de tort...

Puis, s'adressant aux soldats, il ordonna sur un ton impérieux :

— Séparez-les!

Les deux hommes obéirent immédiatement, arrachant de vive force le prisonnier à l'étreinte de son épouse.

En vain la malheureuse tentait de se rebeller, de se défendre.

— Non!... criait-elle. Je ne veux pas m'en aller!... laissez-moi auprès de lui!

Mathieu la prit par la main, cherchant encore une fois de la convaincre.

— Sois raisonnable Lucie! lui dit-il doucement. Pense à ce que tu fais!... Cherche à te dominer...

Mais la jeune femme secouait obstinément la tête et elle se débattait comme une folle.

Le commandant Forzinetti porta une main à ses yeux pour dissimuler les larmes qu'il ne pouvait retenir; puis il se tourna vers Lucie et lui dit avec un accent d'une affectueuse tendresse :

— Je comprends votre douleur, Madame, mais je suis obligé d'accomplir mon devoir...

« Si votre mari est innocent, vous pourrez le voir durant le procès et il reviendra bientôt à la maison... Mais pour le moment, nous ne pouvons rien faire... Il faut que la justice suive son cours...

Les yeux remplis de larmes de Lucie se posaient, tantôt sur le commandant de la prison, tantôt sur Alfred que les soldats avaient entraîné.

Mathieu s'efforçait de la consoler, mais tous ses efforts demeuraient inutiles devant cette immense douleur que rien au monde n'aurait pu apaiser.

— Allons-nous-en, Lucie! dit-il. Ce n'est pas de cette façon que nous pourrions aider ton mari!...

— Et comment pourrions-nous l'aider, Mathieu? balbuïa la malheureuse avec un souffle de voix à peine perceptible. Comment?... Que faut-il faire?

— Nous verrons... Il faut avant tout réfléchir avec calme...

Le commandant Forzinetti qui avait entendu les dernières paroles de Mathieu Dreyfus, prit entre les siennes les mains de Lucie et lui dit sur un ton de douceur paternelle :

— Calmez-vous, Madame, je vous en prie... Ne vous laissez pas abattre par votre chagrin... Songez que de telles scènes ne pourraient que nuire à votre mari... Vous ne voulez certainement pas lui faire du tort n'est-ce pas?

La malheureuse serra les lèvres et lança un dernier regard vers son mari que les soldats emmenaient et qui était sur le point de disparaître à l'intérieur de l'édifice.

Juste à ce moment le prisonnier se retourna et s'écria encore une fois en levant vers son épouse ses deux mains enchaînées :

— Lucie!... Lucie!...

— Alfred! répondit la malheureuse d'une voix déchirante.

Son cri avait retenti comme un hurlement de bête blessée. Puis l'infortunée s'écarta brusquement de son beau-frère et du commandant pour courir encore une fois vers son époux qui venait de disparaître dans le corridor des cellules.

Les deux soldats parvinrent à pousser Alfred dans son cachot avant qu'elle ne les ait rejoint et ils refermèrent vivement la porte.

Alors Lucie, qui ne paraissait plus savoir ce qu'elle faisait, se cramponna de toutes ses forces aux barreaux du guichet et elle se mit à hurler comme une forcenée :

— Alfred!... Alfred!... Je veux rester avec toi!

La pauvre femme n'en pouvait plus. Cette entrevue lui avait fait comprendre l'immensité de son malheur ainsi que l'horrible situation dans laquelle se trouvait son pauvre mari.

L'homme qu'elle adorait depuis tant d'années, le père de ses enfants, était condamné à rester enfermé dans cette sombre et tragique prison, esclave de la volonté d'autrui, victime de la perfidie de lâches et cruels ennemis!... Et il n'avait rien fait de mal!... Rien!... Absolument rien!...

Tout à coup elle eût l'impression qu'un voile obscur tombait devant ses yeux, elle sentit ses forces lui manquer, et, d'un geste instinctif, elle étendit les bras pour chercher un appui, mais en même temps, elle chancela et tomba à la renverse entre les bras de Mathieu qui était accouru juste à temps pour la soutenir.

CHAPITRE XII

L'INCENDIE S'ETEND

— Mon colonel!...

Un léger coup fut frappé à la porte à la suite de cet appel, puis un autre, un peu plus fort et un autre encore, tandis que la même voix répétait :

— Mon colonel!... Mon colonel!...

— Va-t-en au diable!...

Puis Esterhazy se tourna de l'autre côté, en grommelant :

— Je veux dormir... J'ai sommeil...

Le domestique poussa de nouveau la porte, regarda son maître craintivement et répéta encore, d'une voix timide, mais insistante :





— *L'affaire Dreyfus? murmura-t-il...*

(Page

— Mon colonel; il est près de midi...

— Veux-tu t'en aller, animal?... Veux-tu me laisser tranquille?

Le serviteur s'était retiré une seconde fois; mais quelques secondes plus tard, il répétait sa monœuvre, disant à voix haute :

— Mon colonel!...

Cette fois, Esterhazy releva la tête et cria, furieux :

— N'as-tu pas compris ce que je t'ai dit?... Va-t-en et laisse-moi reposer!...

— Oui, mon colonel... Cependant...

— Je t'ordonne de t'en aller'...

Mais le domestique restait immobile. Sur son visage se marquait une expression si suppliante et si épouvantée à la fois, que l'officier se décida à demander :

— Enfin... Vas-tu me dire ce qu'il y a?

— Haïm aMnasse, mon colonel!

En entendant prononcer ce nom, l'officier rejeta les couvertures loin de lui et s'assit sur le lit, tandis que son visage prenait une expression tragique.

— Haïm aMnasse? répéta-t-il lentement en fronçant les sourcils.

Le domestique fit un signe affirmatif.

— Oui...

— Il est ici?

— Oui, mon colonel... Ce matin, il est déjà venu trois fois et maintenant il ne peut plus s'en aller...

Esterhazy tortillait nerveusement les pointes de ses moustaches.

— Maudit usurier! gronda-t-il. Ne peut-il attendre un peu...?

Le domestique posa un doigt sur ses lèvres et tourna les yeux, d'un air épouvanté, vers la porte, en chuchottant :

— Prenez garde, mon colonel...

— Pourquoi? Qu'est-ce que cela signifie?... Je n'ai plus le droit de parler chez moi?

— Il est dans la pièce à côté, mon colonel, il pourrait entendre...

L'officier eût un sourire amer.

— Et même s'il m'entend, qu'est-ce que ça fait? grogna-t-il en continuant de tortiller ses moustaches.

— Mais il pourrait faire une scène, mon colonel... Mon colonel sait bien que cet individu n'a d'égards pour personne... Combien d'officiers, n'a-t-il pas déjà ruinés!... Il faut être prudent avec lui...

Le brave valet, un jeune breton, aux épaules carrées et à la musculature puissante, regardait son maître avec des yeux pleins de bonté et il accompagnait ses paroles de gestes expressifs et suppliants.

Esterhazy ne put s'empêcher de rire et il demanda sur un ton bienveillant :

— Cela te déplairait-il vraiment tant, mon pauvre Jean, si je perdais mes épaulettes?

Le valet fit une grimace, puis riposta :

— Il est certain que cela me déplairait beaucoup, mon colonel...

L'officier hocha la tête, sans cesser de considérer le jeune homme avec un air indulgent.

— Tu as raison, Jean... Il vaut mieux que je reste calme... Qu'est-ce que je dois faire, à ton avis?

— Il faut recevoir cet homme et lui parler amicalement... C'est mon avis, mon colonel, quoique je n'aie pas de conseils à vous donner...

— Bien!... Je vais donc le recevoir tout de suite et je l'accueillerait cordialement...

Et sautant hors du lit, il ajouta :

— Donne-moi ma robe de chambre... Je ne veux pas le faire trop attendre. Avec un aussi important personnage, il faut se montrer prévenant!

Jean se hâta d'obéir; il apporta à son maître le vêtement qu'il lui avait demandé et il l'aida à l'endosser!

Pendant qu'Esterhazy se regardait dans une glace, le valet apporta un peigne et une bouteille de lotion parfumée. Puis il demanda :

— Dois-je faire à Monsieur la friction comme d'habitude...?

— Non!... Pour recevoir Manasse, il me semble que je suis déjà trop élégant!

Et Esterhazy quitta sa chambre pour passer dans la pièce voisine.

*
**

En voyant la porte s'ouvrir, le petit homme qui était assis dans un fauteuil, se hâta de se lever pour aller à la rencontre de l'officier. Il se répandait en salutations obséquieuses tout en tournant son bonnet de fourrure entre ses lourdes mains aux ongles malpropres.

— Que désirez-vous, monsieur Manasse?

— Ne le devinez-vous pas, Monsieur le colonel? Je suis venu vous demander de l'argent...

— Ah!... Et c'est pour cela que vous m'avez fait réveiller?... ?

— Le billet est venu à échéance, hier...

— Eh bien! Ne suis pas un homme en qui l'on peut avoir confiance?... Auriez-vous, par hasard, peur de n'être pas payé... ?

L'israélite fit, de la main, un geste vague.

— Je n'ai pas peur, Monsieur le colonel, mais parfois, la bonne volonté et la correction sont soumises à des circonstances imprévisibles et déplaisantes...

— Comment?... Comment? grommela Esterhoki, regardant son interlocuteur avec un air interrogateur. Vous voulez peut-être insinuer que vous n'êtes pas sur

de ma solvabilité.

— Comment pourrait-on être sûr de quelque chose, au jour d'aujourd'hui...? s'exclama Haïm Manasse, accompagnant ces paroles d'une série de gestes expressifs.

— Pourquoi? Que voulez-vous dire?

— Le capitaine Dreyfus, pour prendre un exemple, était, n'est-ce pas, quelqu'un de sûr...? Eh bien? voyez ce qui lui est arrivé tout à coup, monsieur le colonel! Ce sont les hasards de l'existence...

Esterhazy l'interrompt d'une voix âpre :

— J'espère que vous n'êtes pas venu ici pour me parler de cette odieuse affaire?

Haïm Manasse ouvrit les bras avec un air résigné; puis, après une pause, il reprit :

— Je ne suis en effet pas venu ici pour vous parler de l'affaire Dreyfus, monsieur le colonel, mais pour les traites venues à échéance hier...

— Vous tombez plutôt mal... Je me trouve actuellement dépourvu d'argent... Il faut que vous me donniez un délai...

— Encore un délai?... Comment le pourrai-je puisque ces traites ont déjà été prorogées?

— De toute façon je ne puis vous payer aujourd'hui.

— Et moi, j'ai besoin de mon argent, monsieur le colonel!

— Alors, c'est vraiment pour cela que vous vous êtes permis de troubler mon sommeil? Vous avez vraiment peur que je ne vous paie pas ces traites? s'exclama Esterhazy dont la patience était à bout.

Menasse hochait la tête.

— Celui qui fait des dettes a le devoir de les payer, Monsieur le colonel...

Mais je ne refuse pas de payer!... Je vous demande

seulement un peu de temps... quelques jours...

L'usurier fit une grimace qui aurait voulu être un sourire d'ironie, puis il reprit de sa voix aigue :

— Je comprends, je comprends... Vous préféreriez recevoir d'autre argent.... Mais où irions-nous en continuant de la sorte... ? Je vous prie de réfléchir, Monsieur le colonel... Où cela peut-il nous mener... ?

— Vous avez un si grand besoin de cette somme ?

— Certainement, Monsieur le colonel...

— Mais je pense bien vous le rendre, Monsieur Manassé.....

— Naturellement... Mais quand ?... Je le veux aujourd'hui, comprenez-vous ?... Aujourd'hui même !

L'officier réfléchit un moment, puis il dit sur un ton résolu :

— Je vous paierai dans huit jours...

— C'est trop tard... Je dois avoir cette somme aujourd'hui... Autrement.....

Le colonel se sentit pris de colère. S'avancant vers l'usurier, il répéta d'une voix menaçante.

— Autrement, quoi ?... Qu'arrivera-t-il si je ne paie pas aujourd'hui ?

Sans perdre son calme, l'israélite riposta froidement :

— Je me verrai contraint d'en référer au commandant de l'Etat-Major.....

Esterhazy sursauta et pâlit.

— Vous ne feriez pas une chose pareille ! s'exclama-t-il d'une voix tremblante.

— Si vous payez les traites, je puis vous donner l'assurance que personne ne saura rien... Vos collègues et vos supérieurs continueront d'ignorer que vous êtes criblé des dettes !

— Ce sont là des choses qui ne vous concernent pas, monsieur Manassé...

Le colonel s'était dressé ; il se mit à marcher les mains croisées derrière le dos de long en large dans la pièce. Puis, après avoir réfléchi encore quelques minutes, sous l'œil inquisiteur et ironique de son créancier, il s'approcha d'un petit bureau ouvrit un tiroir et en tira quelques papiers qu'il examina avec attention.

Puis, il alluma une cigarette, remit en place les documents et se tournant de nouveau vers l'importun, il lui dit :

— Je dois sortir pour me rendre au Ministère de la Guerre.....

— Vous devez sortir... Et mon argent ?

— Revenez ce soir à six heures, je paierai la traite.

Haim Manasse regarda l'officier d'un air toujours plus méfiant, mais Esterhazy frappa du pied et ajouta :

— N'avez-vous pas compris, Monsieur Manasse ?... Vous pouvez vous en aller... Je vous ai dit que je me procurerai l'argent et que vous serez payé ce soir...

L'israélite se décida enfin à se lever.

Mais il ne paraissait pas tout-à-fait convaincu et il continuait de fixer sur le colonel un regard incrédule.

Quand il fut près de la porte, il tendit la main à Esterhazy, en disant :

— Au revoir, Monsieur le colonel... Je compte sur votre parole... Ce soir, à six heures, je viendrai chercher mon argent.....

— C'est entendu ! cria Esterhazy, lui tournant le dos et ignorant la main tendue.

— Bon !... bon !... Au revoir !...

Resté seul, l'officier alla s'asseoir devant le petit secrétaire du salon et il resta quelques instants immobile, plongé dans de profondes méditations.

De temps en temps, il serrait les poings et lançait des coups d'œil furieux vers la porte par laquelle l'israélite était sorti. Enfin, il parcourut de nouveau les papiers

qu'il avait sortis du tiroir ; puis, après avoir réfléchi quelques secondes, il se mit à écrire.

Une demie-heure plus tard, il déposait sa plume. Il laissa échapper un soupir de soulagement et s'étendit dans un large fauteuil, passant à plusieurs reprises sa main sur son front baigné de sueur.

Quoiqu'il s'efforçât de rester calme, il était évident qu'il était en proie à une grande agitation. En effet, après un instant, il s'approcha de nouveau du secrétaire, prit les papiers qu'il avait examinés avec tant de soin et fit le geste de le détruire.

Mais il n'acheva pas ce geste et, éclatant d'un rire sarcastique il s'exclama :

— L'argent ! Toujours l'argent !... Qu'importe après tout, sa provenance ?... Il faut avoir le courage d'exploiter même la trahison... Désormais, l'incendie flambe et gagne du terrain et ce n'est certainement pas moi qui puis l'éteindre !... Les flammes me dévoreront un jour ou l'autre, mais j'aime mieux que ce soit le plus tard possible !... En attendant, je veux vivre et jouir de la vie !.... Avec l'argent qui me restera après avoir payé Manasse, j'achèterai un collier à Inès... Quelle merveilleuse créature !... Quant à l'autre... Amy !.... Il faut que je trouve un prétexte pour m'en débarrasser... Je ne veux plus rien savoir... Elle se consolera d'ailleurs facilement avec le colonel Henry qui est aussi amoureux d'elle que je le suis de la belle Mexicaine !....

L'officier déposa de nouveau les papiers dans le tiroir, plia soigneusement la feuille sur laquelle il avait écrit et retourna dans sa chambre pour s'habiller.

Une heure plus tard, il sortait de chez lui, vêtu en civil, et se dirigea vers l'hôtel de l'ambassade allemande.

CHAPITRE XIII.

ENTRE LES MURS DU FOYER...

— Si elle revient à elle, ici, dit le commandant Forzietti, d'un accent compatissant, tout sera à recommencer !... Pauvre femme !... Une telle émotion peut nuire gravement à sa santé !....

Et se tournant vers Mathieu Dreyfus, le commandant poursuivit :

— Il serait préférable que vous reconduisez votre belle-sœur chez elle, immédiatement... Dans son appartement, près de ses enfants, elle pourra sans doute retrouver le calme et la force de se résigner au fait accompli !...

— Vous avez raison, commandant, répondit le frère du capitaine Dreyfus. Voudriez-vous avoir l'amabilité de faire chercher une voiture ?...

— Certainement, répondit l'officier.

Un soldat fut appelé et il alla immédiatement exécuter l'ordre donné. Quelques instants plus tard, un fiacre entra dans la cour.

Mathieu allongea la malheureuse Lucie sur les cousins et s'assit à côté d'elle en recommandant au cocher d'aller doucement.

Le véhicule roulait depuis quelques minutes à peine quand la jeune femme ouvrit les yeux, et regarda autour d'elle avec un air égaré.

— Lucie, ma chère... murmura Mathieu, se penchant vers elle.

— Où allons-nous, Mathieu ? balbutia la malheureuse créature. Qu'est-il donc arrivé ?...

Il prit sa main entre les siennes et constata qu'elle était brûlante et qu'un tremblement convulsif l'agitait.

— Calme-toi, Lucie, sois forte... Nous rentrons à la maison.....

— A la maison? A la maison? fit-elle, cherchant à se soulever..... Ah! Mais je ne veux pas rentrer sans Alfred!

Mathieu lui passa un bras autour de la taille et la couvrant d'un regard d'affectueuse tendresse, il poursuivit :

— C'est impossible, Lucie... Il faut prendre patience... Tu n'es plus une enfant!... Il faut te résigner à l'inévitable, au moins pour l'instant.....

L'infortunée laissa échapper un profond soupir.

— Tu aurais du me laisser prendre le revolver, dit-elle ensuite d'une voix âpre.

— Qu'en aurais-tu fait?... Pourquoi dis-tu des choses pareilles, ma chère Lucie?

— Pourquoi?... Ah! si j'avais été armée, j'aurais certainement réussi à délivrer mon pauvre Alfred.....

— Et tu aurais commis une folie impardonnable! Pense déjà que la scène qui vient d'avoir lieu dans la cour de la prison pourrait nuire à ton mari..... Tu as commis là une grande imprudence... Mais, à présent, tâche de te calmer et surtout ne pense plus à de semblables folies!...

— Folies!... Est-ce donc une folie que de vouloir voir mon mari, injustement condamné?... De vouloir rester près de lui?... De chercher à le délivrer par tous les moyens... Même par la violence?

Mathieu hocha la tête sans répondre, ne trouvant pas les paroles qui auraient exprimé sa pensée sans augmenter encore la surexcitation de sa belle-sœur.

Lucie le regarda fixement dans les yeux, puis reprit d'une voix déchirante :

— Ah ! tu ne me comprends pas, Mathieu !

— Je te comprends très bien, ma pauvre Lucie et je partage plus que personne ton immense douleur.... Tu sais combien j'aime mon frère et combien j'ai toujours été fier de lui... Tous, dans la famille, nous avons toujours considéré Alfred comme un modèle de bonté, comme un mari, un père, un officier, un citoyen, parfait.... Son malheur actuel me fait souffrir autant que toi, ma chère Lucie !.....

— Vraiment ?

Un triste sourire se dessina sur les lèvres de la malheureuse jeune femme, qui resta quelques instants silencieuse, le regard fixé dans le vide, l'esprit perdu dans un véritable tourbillon de pensées.

Puis, elle reprit avec un accent de reproche :

— Mais alors, Mathieu, pourquoi ne m'aides-tu pas à le délivrer... ? Pourquoi veux-tu m'empêcher de l'arracher à sa prison... ? Pourquoi veux-tu le laisser souffrir... ?

Mathieu l'aida encore une fois à se redresser, puis il répondit :

— En de telles circonstances, nous ne pouvons suivre l'impulsion de notre cœur, Lucie... Une démarche imprudente pourrait faire beaucoup de tort à Alfred, surtout si tu avais le malheur de vouloir recourir à la force. Crois-moi, ma chère Lucie, ce n'est pas là, la voie à suivre. Nous devons, au contraire, procéder avec la plus grande prudence et le plus grand sang-froid pour essayer de découvrir l'intrigue infâme qui a été ourdie contre mon frère et trouver les preuves de son innocence...

— Oui... Mais jusqu'à présent, nous n'avons rien fait Mathieu et, pendant ce temps, il souffre !

— Ne crois pas que, ces derniers jours, j'aie perdu mon temps.....

— Tu as appris quelque chose ? Pourquoi ne me l'as-

tu pas dit ? s'exclama l'infortunée, saisissant une main de son beau-frère et la serrant avec force.

— Je ne peux encore rien te dire de positif. J'ai recueilli simplement des informations qui pourraient devenir précieuses d'un moment à l'autre... Il reste encore à découvrir le premier fil de la trame, comprends-tu ? Alors seulement nous pourrons agir... Mais, pour obtenir ce résultat, il faudra du temps... En attendant tu dois faire appel à tout le courage dont tu es capable et avoir beaucoup de patience.

Lucie eut un nouveau geste de révolte désespérée.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama-t-elle. Comment pouvons-nous laisser Alfred en prison, pendant tout ce temps ?

— Il nous faut accepter cette douloureuse nécessité. Je suis sûr qu'Alfred aura le stoïcisme nécessaire pour supporter ce sacrifice.....

Lucie posa encore une fois sur son beau-frère un regard chargé de reproche, puis elle dit :

— Et tu affirmes que tu aimes ton frère !

Cette fois, Mathieu ne put retenir un geste d'impatience ; sa voix devint soudain âpre, presque dure :

— Tu ne dois pas me parler de cette façon, Lucie. Pourquoi veux-tu me blesser ?

-- Excuse-moi, Mathieu ; je n'ai pas l'intention de t'offenser... mais ton indifférence.....

— Indifférence ?... interrompit le jeune homme, sur un ton indigné. Si je n'aimais pas Alfred, crois-tu que j'aurais négligé mes affaires pour m'occuper seulement de lui ? Mon unique préoccupation actuellement est de le sauver... Cependant, je ne pense pas que, pour le sauver, il soit recommandable de vouloir l'arracher de sa prison par la violence... Cela, non, Lucie !... On ne peut penser cela que dans un moment d'exaltation.....

— Que doit-on faire, alors ?

— Il faut prouver qu'il n'a commis aucune faute.... Il faut démontrer devant tout Paris, devant la France, devant le monde entier, que l'honneur d'Alfred Dreyfus est intact... Il faut démasquer les auteurs de cette ignoble scélératesse. Il faut le sauver complètement, lui et l'honneur de notre famille.....

Lucie resta silencieuse quelques minutes, essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues.

— M'as-tu compris ? insista Mathieu, d'une voix vibrante. Pour sauver Alfred, nous devons faire appel à toute notre force d'âme, à tout notre courage, à toute notre abnégation et à notre esprit de sacrifice... Il ne faut pas pleurer, Lucie, sois forte parce que la lutte sera longue, mais finalement nous triompherons.....

La lutte sera longue ? répéta la malheureuse, comme un écho. Combien de temps faudra-t-il attendre Mathieu ?

— Je ne sais pas... Peut-être pourrai-je te dire quelque chose dans quelques jours, mais pour l'instant, c'est impossible.....

— Nous nous trouvons en pleines ténèbres ! balbutia la pauvre femme, en se couvrant le visage de ses deux mains... Toute mon espérance est en toi, Mathieu... Comprends mon exaltation ! Mon cœur est déchiré !

Puis se serrant impulsivement contre son beau-frère, comme pour chercher un refuge dans ses bras, elle ajouta :

— Pardonne-moi, Mathieu... Pardonne-moi si j'ai douté de toi... Tu as raison... Il ne faut pas seulement penser à tirer Alfred de sa prison, il est nécessaire de sauvegarder son honneur... Oui, toutes nos forces doivent tendre à ce but... Que Dieu nous assiste et nous guide !

Mais quand ils arrivèrent à la maison et que la pauvre mère vit accourir à sa rencontre ses deux enfants qui

lui demandaient à cor et à cris des nouvelles de leur papa, elle sentit de nouveau que son cœur se brisait et elle crut qu'elle allait s'évanouir une seconde fois.

— Et papa ?... Où est papa ? Pourquoi n'est-il pas revenu avec toi ?...

Lucie dut faire un effort surhumain pour retenir le cri d'angoisse qui montait de son cœur.

— Papa est souffrant, répondit-elle, charchant à surmonter le frémissement qui rendait sa voix incertaine. Pendant quelques jours, il ne pourra venir à la maison...

— Alors... ? Nous irons le voir, maman ?

— Non, mes chéris, pour l'instant, on ne peut pas aller le voir.....

— Pourquoi ?

— Parce que le médecin ne le veut pas, Pierrot...

— Mais il reviendra bientôt, n'est-ce pas ? demanda à son tour la petite Jeanne, levant sur sa mère ses grands yeux innocents.

— Oui, mes chéris ; il reviendra bientôt ; peut-être dans une semaine.....

Et elle détourna son visage pour que les deux enfants ne voient pas les larmes qui perlaient à ses cils, malgré les efforts désespérés qu'elle faisait pour les retenir.

Quand Alfred allait-il revenir ?... Quand pourrait-il de nouveau jouer avec ses chers petits ?

Mathieu, qui jusqu'à cet instant, était demeuré à l'écart, s'approcha de nouveau de sa belle-sœur et lui dit à voix basse :

— Courage, Lucie... Il ne faut pas que les enfants s'aperçoivent de rien... Pourquoi les faire souffrir inutilement ?

— Tu as raison, Mathieu... Et l'infortunée tenta de sourire, essayant en même temps ses larmes avec le dos de sa main.

— Allez jouer et soyez sages ! dit-elle aux deux

petits.

Pierrot prit sa sœur par la main et la conduisit vers la porte en s'exclamant :

— Viens, Jeanne... Allons prier le bon Dieu pour que papa guérisse vite....

En entendant cela, Lucie se sentit suffoquée de sanglots et elle s'essuya instinctivement au bras de son beau-frère, car elle se sentait sur le point de défaillir.

Comment aurait-elle pû résister à cet effroyable déchirement ?

— Courage Lucie ! répéta Mathieu en l'obligeant doucement à prendre place sur un canapé. Sois forte !

— Mon Dieu ! gémit l'infortunée. Comment pourrai-je supporter cette effroyable épreuve ?... Je voudrais être forte, oui, je voudrais pouvoir résister, mais je sens le chagrin m'anéantir !

— Pense à Alfred, ma chère Lucie !... Il faut que ton mari puisse être sûr de ta force de caractère... Ce n'est qu'à cette condition qu'il pourra se sentir relativement tranquille... Ta force décuplera la sienne... Sâchant que ses enfants sont soutenus par la sereine fermeté de ton affection, il se sentira plus capable de mener la lutte avec le sang-froid nécessaire et avec le stoïcisme des héros, des martyrs... Done, Lucie, tu dois faire tout cela pour l'amour de ton époux et de tes chers petits...

— Oui, Mathieu... je serais forte... pour lui... pour les enfants... Nous prouverons son innocence et nous le sauverons !

— Je t'aiderai toujours, Lucie... Je serais ton allié fidèle... Je ne reculerai devant aucun obstacle, aucun sacrifice.....

La jeune femme tendit la main à son beau-frère avec un geste spontané qui exprimait son affectueuse reconnaissance.

— C'est mon devoir, Lucie, dit Mathieu d'une voix